

La nuit de la Grande Résurrection

Jacques Ferron, *La nuit*, Le jour, 1965, 132 p.

Jacques Pelletier

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (2014). Compte rendu de [La nuit de la Grande Résurrection / Jacques Ferron, *La nuit*, Le jour, 1965, 132 p.] *Liberté*, (305), 70–71.

La nuit de la Grande Résurrection

JACQUES PELLETIER

PUBLIÉ en 1965, *La nuit*, que Ferron considérait comme une longue nouvelle, le fait reconnaître comme un écrivain majeur, au cœur de la révolution littéraire que connaît alors le Québec, marquée notamment cette année-là par la publication de plusieurs romans flamboyants : *Prochain épisode* d'Hubert

Aquin, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, *Lavalée des avalés* de Réjean Ducharme. Ferron, leur aîné, se trouve du coup inclus dans cette constellation de figures marquantes qui exprimeraient, dans leurs œuvres respectives, les aspirations nouvelles à la liberté de la société québécoise. Dans cette conjoncture, le statut de l'écrivain est celui d'un précurseur, qui a ouvert la voie dans laquelle la génération émergente s'avance résolument, plus ou moins dans son sillage fondateur.

Jusque-là, l'auteur des *Contes du pays incertain*, publié en 1962, s'est avéré très discret, sinon confidentiel, ayant fait paraître au cours de la décennie antérieure plusieurs ouvrages chez de petits éditeurs ou carrément à compte d'auteur. Il s'agit de livres curieux pour la plupart, écrits de manière aussi enlevée que fantaisiste, s'inscrivant avec plus ou moins de bonheur dans la tradition française d'un classicisme révisité dans l'esprit des Lumières, où l'auteur pratique un humour et une ironie souvent insaisissables. Les *Contes* marquent donc une rupture sur le plan stylistique puisqu'ils s'inspirent de la tradition orale et s'appuient sur des références renvoyant davantage que ses œuvres antérieures au contexte québécois. *La nuit* approfondit cette transformation et revêt une dimension proprement politique, plus particulièrement dans le cadre du néo-nationalisme qui connaît à l'époque une montée apparemment irréversible.

Ce virage littéraire est en effet la contrepartie des changements de la trajectoire politique de Ferron. Fils de notable de province, éduqué à Montréal dans les meilleures éco-

JACQUES FERRON

La nuit

Le jour, 1965, 132 p.

les, choisissant comme profession la médecine, il se dissociera très tôt de sa classe en devenant un compagnon de route du Parti communiste alors que celui-ci est l'objet de la vindicte du gouvernement de l'Union nationale, dirigé par Maurice Duplessis, et plus largement des bien-pensants de l'élite québécoise. Il prend ensuite ses distances par rapport au PC et se rapproche des formations socio-démocrates incarnées par le Parti

La nuit synthétise et condense le parcours ayant conduit Ferron de la question sociale à la question nationale.

social-démocrate (PSD), lui-même ancêtre du Nouveau Parti démocratique (NPD) qui lui succédera au tournant des années 1960. Il quitte tour à tour ces formations politiques pour des raisons diverses, considérant le PC comme un nid d'indicateurs de police, le PSD comme une formation faussement socialiste, et les deux comme des adversaires de l'autodétermination du Québec, projet auquel il s'est rallié au cours de la décennie et dont il rejoint l'organisation politique qui le porte au début des années 1960 : le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN).

La nuit synthétise et condense ce double parcours, associant la question sociale ayant conduit Ferron au PC à la question

nationale, qui en a pris d'une certaine manière le relais pendant les années de la Révolution tranquille. Et cela dans le cadre d'un récit initiatique où le héros, à travers une métamorphose qui lui fait retrouver l'authenticité et la vérité de sa jeunesse perdue, dépasse le reniement de soi qui était le sien à l'origine,

La structure dans laquelle prend place l'intrigue épouse la forme parfaitement circulaire d'une quête. Le héros, un Ulysse moderne réincarné dans la figure d'un directeur de banque, connaît une vie routinière au travail doublée d'une existence domestique rangée auprès d'une épouse résignée avec laquelle il forme un couple convenu. Apparemment satisfait de sa petite vie tranquille en banlieue, sur la Rive-Sud de Montréal, il reçoit une nuit le coup de téléphone d'un mystérieux interlocuteur. Celui-ci le convoque à un rendez-vous énigmatique au centre-ville de la métropole, qui apparaît comme un château illuminé dans la profondeur de la nuit. Intrigué, le héros s'y rend et, au terme d'une initiation comportant un certain nombre d'étapes marquantes, dont un affrontement avec Frank, complice de son reniement intervenu vingt ans plus tôt et une aventure érotique avec Barbara, une putain sympathique originaire de la Nouvelle-Écosse, il rentre au petit matin à la maison. Il y rejoint sa Pénélope, après avoir récupéré son âme perdue et son idéalisme de jeunesse. Sa foi perdue et retrouvée est incarnée par un jeune militant du FLQ qu'il rencontre sur le chemin du retour et auquel il présente ses « amitiés », scellant ainsi une alliance entre la génération de celui-ci et la sienne, fondée sur une sorte de complicité qui réunit les Québécois depuis toujours et qui assure leur pérennité dans un contexte menaçant. Voilà la principale leçon qu'il tire de son aventure.

En l'espace d'une nuit onirique et mythique, François Ménard, banquier et homme rangé (qui, on l'apprendra plus tard dans *L'appendice aux Confitures de coings*, est une manière de double fictif de Ferron), opère donc un retour critique sur le moment décisif de sa vie, qui s'est déroulé vingt ans plus tôt et que fait remonter à sa conscience la rencontre actuelle avec Frank, son complice et adversaire, double négatif de lui-même. Cet épisode déterminant se produit lors d'un séjour au sanatorium provoqué par la tuberculose dont le héros est affligé. Il comprend alors que « la réalité se dissimule derrière la réalité », que la vérité, notamment celle des rapports sociaux, ne se situe pas à

leur surface, mais bien derrière, dans la zone invisible régie par des intérêts aussi puissants que masqués. Il devient ensuite communiste « par illumination », porté par la foi acquise dans le contact avec un autre malade appartenant au Parti. En cela, comme il le note avec humour, le communisme aura été pour lui une « thérapeutique ».

Son engagement le conduit à protester contre l'OTAN lors d'une manifestation, où il est arrêté et conduit devant un juge. C'est à ce moment qu'il commet son fameux reniement, niant son appartenance au PC et renonçant du coup à des idéaux de jeunesse avec lesquels il renouera cependant au terme de sa fameuse nuit. Au terme de celle-ci, il retrouve en effet son authenticité dans sa nouvelle complicité avec le jeune révolutionnaire du FLQ.

Lors de sa parution, en 1965, *La nuit* a été accueilli avec enthousiasme par les jeunes

gens qui parvenaient à l'âge adulte et qui étaient impliqués dans le mouvement étudiant ou les organisations indépendantistes, ce qui était mon cas. Ils y découvraient une représentation littéraire de leurs aspirations et de celles de leurs aînés dans lesquelles ils pouvaient se reconnaître et auxquelles ils pouvaient s'identifier. Il n'est pas certain que cela puisse se reproduire aussi spontanément chez les jeunes d'aujourd'hui qui partagent d'autres préoccupations. On peut parier toutefois qu'ils seront touchés par l'authenticité du récit en forme de témoignage oblique de Ferron, de même que par l'éclairage singulier qu'il projette, dans une prose magnifique, sur une époque qu'il contribue à sauver de l'oubli, cette caractéristique trop répandue du rapport des Québécois à l'histoire. [Une nouvelle version de *La nuit* a été publiée en 1972 sous le titre *Les confitures de coings*, ndlr.] **L**

amoindrisant l'héritage, et que vous aviez vécu de l'écume de la vie, en demeurant citoyen indolent et respectueux, content d'un laisser-faire qui vous maintenait dans vos privilèges, complice d'un régime qui avait amoindri votre pays. Qu'aviez-vous fait pour le Danemark?

Le médecin se souvient de l'accueil qu'il a réservé au jeune Sauvageau venu lui offrir le livre qu'il a écrit dans une langue inventée, avec des « mots intraduisibles ». Qu'a-t-il fait pour ce jeune poète, sinon le ridiculiser à la manière de ces aînés, ces « fossoyeurs sophistiqués », revenus de tout, des rêves, des dieux, de la foi en l'humanité? « Tu n'es pas le premier à faire dans ce genre, lui a-t-il dit, Claude Gauvreau poétisait de même dans ses mauvais moments pour finir à l'asile. »

Et maintenant, en ce bel après-midi de juillet, sous un ciel vidé de ses dieux, le médecin, désabusé, ressent « la mort, avant la nuit », prend conscience de son erreur, du fait qu'il a bêtement coupé les ponts entre lui et Sauvageau, entre le passé et l'avenir. Il en a contre sa génération qui rabroue et dénonce « ceux qui renouvellent l'humanité par eux-mêmes, à tâtons, du mieux qu'ils peuvent, même en garrochant des cailloux contre le ciel [...] ».

Ce texte ne peut pas mieux tomber à un moment de votre histoire, de l'histoire de votre nation qui vient de réélire, seulement dix-huit mois après sa chute, avec moins de cinquante pour cent des voix, un gouvernement libéral majoritaire. Pendant que les ténors souverainistes chantent leur « Requiem pour le projet de pays », des étudiants sont déjà mobilisés et mettent en garde le nouveau chef libéral sur les réseaux sociaux : « Nous ne tolérerons pas d'attaques contre l'éducation ou tout autre service public. Tenez-vous-le pour dit. »

Vous vous demandez comment le Parti québécois pourra se relever d'une telle défaite. Vous mettriez votre main au feu que ce ne sera pas en scandant, le poing en l'air, le vieux discours du pays à faire, mais en tirant une leçon du texte de Jacques Ferron qui invite les vieux à ne pas perdre trop de temps en escarmouches, à se tourner vers les jeunes, vers tous les Sauvageau de ce monde qui « garrochent des cailloux contre le ciel » et qui tentent de faire un peu mieux que la génération précédente. Vous vous dites que s'il avait entendu l'appel des étudiants du printemps 2012 (vous n'avez pas oublié le Jour de la Terre de ce même printemps, qu'on a baptisé « La manif du grand ras-le-bol »), le Parti québécois aurait directement branché son projet de souveraineté à cette soif de justice sociale, à ce désir de

Pour la suite du monde ?

MÉLISSA GRÉGOIRE

VOUS AVEZ déjà trente-sept ans et vous lisez pour la première fois Jacques Ferron. D'instinct, vous vous êtes tenue à l'écart de cette écriture dont on vous a dit qu'elle était échevelée, déconcertante. Vous jugiez que le monde était assez compliqué comme ça. Et puis, un jour que le soleil était encore haut et que vous marchiez

à la campagne au bras d'un ami, Jacques Ferron a surgi dans la conversation. Cet ami vous a demandé si vous aviez déjà lu « Le chant des salicaires », l'histoire d'un médecin populaire, écrivain de cinquante ans, qui est soudainement pris d'une grande fatigue de vivre et qui, en songeant au suicide de deux poètes, Claude Gauvreau et le jeune Sauvageau, s'inquiète de l'héritage qu'il va laisser aux jeunes gens de son pays. L'ami a ajouté : « Des salicaires qui chantent ! N'est-ce pas une belle idée ? » Cela a résonné à vos oreilles comme un chant tragique, désespéré, et vous n'avez pas trop compris ce que les salicaires venaient faire là-dedans.

Vous découvrez que votre ami vous a induite en erreur, que le texte de Ferron

s'intitule tout bonnement « Les salicaires », et que celles-ci, loin de chanter, sont flétries dans le regard du médecin « accablé par le poids du jour ». Lui qui n'a jamais été

JACQUES FERRON
Du fond de mon arrière-cuisine

Le jour, 1973, 290 p.

effrayé par la mort, « arc de triomphe de [son] salut », pensant pouvoir s'acquitter convenablement de son devoir qui consiste à « laisser le monde plus beau [qu'il ne [l'a] trouvé », le voici qui se tient seul, avec son chien exubérant, au milieu d'une colonie de salicaires, devant les spectres de « deux confrères qui [ont] tout risqué » pour la littérature. Qu'a-t-il fait, lui ? Qui est-il ? Il se sent « ignoble » comme le vieux roi mort du Danemark, réapparaissant à son fils Hamlet et lui demandant de le venger :

Certes, vous ne demandiez pas vengeance, vous en aviez contre l'héritage que vous laissiez, vous en aviez contre vous-même. Après avoir pensé que vous rendiez plus que vous n'aviez reçu, que vous aviez amélioré votre pays et le monde, vous pensiez le contraire, que par la brouille, la chicane et les disputes vous vous étiez abusé,